

L'illettrisme et le rapport à l'écrit

Yvonne JOHANNOT

**S'IL EST UN DOMAINE
OU RIEN NE POURRA
ÊTRE ENTREPRIS
AVANT DE CHERCHER À
COMPRENDRE CE QUE
SOUS-TEND NOTRE
PROPRE RAPPORT À
L'ÉCRIT, C'EST BIEN
CELUI QUE L'ON
RECOUVRE EN TERME
D'ILLETTRISME —
TERME FLOU QUI
EXISTE PLUS COMME
UN PARAVENT D'UNE
RÉALITÉ SOCIALE QUE
COMME CONCEPT
ÉCLAIRANT
PERMETTANT DE
VAINCRE CE QUI EST
PRÉSENTÉ COMME UN
"CHANCRE" DE LA
SOCIÉTÉ
CONTEMPORAINE :
L'INSUFFISANTE
MAÎTRISE DE LA
LECTURE-ÉCRITURE.**

La culture d'Europe occidentale — celle des pouvoirs qui se sont succédés depuis quinze siècles, celle qu'on appelle "la culture légitime" — est essentiellement écrite. C'est-à-dire que ce qui y fait loi, c'est la Loi écrite. Dans le cadre de la laïcité des Etats qui vont se constituer à la Renaissance, cette culture a hérité et jalousement conservé du christianisme le statut symboliquement hautement valorisé du livre : le Livre, lieu de la Parole de Dieu, donc lieu de Vérité, de tout Savoir, de la transmission de ce Savoir va devenir le livre, lieu de la parole de l'homme, mais d'une parole de pouvoir, se donnant comme la représentation du monde légitime, ici légitimée par la façon dont elle se donne à voir, dans cet espace sacré, bien en ordre dans son petit rectangle noir sur blanc, sans ombre, sans nuance, sans doute.

Ce message écrit va, dès le XV^e siècle, exclure du champ de représentation légitime toute culture basée sur l'oralité (l'alchimie, la sorcellerie, la magie, mais aussi toute manifestation de culture paysanne qualifiée de "païenne"). Il va permettre d'établir, puis de transmettre une forme de pouvoir dont ceux qui géreront la communication écrite resteront les maîtres. Et l'école "républicaine, laïque, obligatoire" aura pour mission première de transmettre cette tradition culturelle fondamentale : c'est dans le livre que reposent la Sagesse, la Connaissance, l'explication du monde. C'est à travers lui — c'est-à-dire (mais ce n'est pas dit...) à travers les textes proposés et imposés aux écoliers que sont enseignés le système de valeurs, le comportement social, le respect des hiérarchies, l'amour de la patrie.

C'est à mes yeux, le génie de notre tradition culturelle d'avoir su instaurer

une sacralité (une symbolique) si puissante autour du livre qui est présenté comme pouvant tout dire et donc tout contester (par conséquent objet démocratique par excellence) mais dans le cadre d'une cohérence culturelle qui fait de la réalité de la page écrite plus réelle que le monde lui-même.

Un rapport culturel à l'écrit

L'écrit — qui est espace tangible, ordonné, balisé — va se poser en écran entre le lecteur et le monde. Il en donnera une représentation — certes d'une grande richesse, stimulant une grande curiosité — mais qui sera toujours la représentation qu'en a l'auteur, gardant ainsi en un cercle relativement fermé le discours sur le monde, l'enseignement et sa transmission.

Ce qui, dans ce système culturel, sera complètement occulté, c'est justement que la prédominance de l'écrit implique un certain rapport à l'espace et au temps ; on pourrait suggérer qu'il prend en charge symboliquement un certain rapport à l'espace et au temps. Ce rapport est toujours essentiel dans la constitution de toute culture. Une culture existe pour créer avec l'espace-temps un rapport cohérent, rassurant, domestiquant l'inconnu et l'angoisse existentielle. Ce qui veut dire que la culture écrite, celle dont nous sommes héritiers, va se trouver en rupture avec les cultures ayant établi des rapports d'une autre nature avec l'espace-temps, soit qu'elles soient orales, soit que l'écrit y joue un rôle différent.

On voit tout de suite que ce qui se joue là, ce n'est pas du tout le simple apprentissage d'une compétence : la maîtrise de l'écrit, mais bien plus

fondamentalement, la capacité à entrer dans une autre représentation du monde qui peut porter atteinte (qui porte atteinte) à la cohérence culturelle établie antérieurement.

Qui dit "cohérence culturelle", dit rapport à l'espace (et nous venons de voir comment la culture livresque privilégie l'espace de la page à l'espace de la réa-

lité) mais aussi rapport au temps. Le temps de l'écrit — comme celui de la civilisation occidentale qui naît à la Renaissance et s'organise autour d'une économie capitaliste —, c'est le linéaire, le futur, ce qui va venir en parcourant la ligne, la page suivante. C'est le temps qui fait confiance au progrès, à l'accumulation, pour lequel demain est plus

important qu'aujourd'hui ; le temps qui court vers la fin d'un ouvrage pour se lancer à la conquête d'un autre ouvrage... d'un autre marché, d'une nouvelle appropriation. Cette conception du temps, on le voit, est essentiellement différente de celle d'un temps cyclique que vivent les populations rurales, d'un temps de cultures orales qui privilégient le présent, ne pouvant s'inscrire dans l'espace du futur.

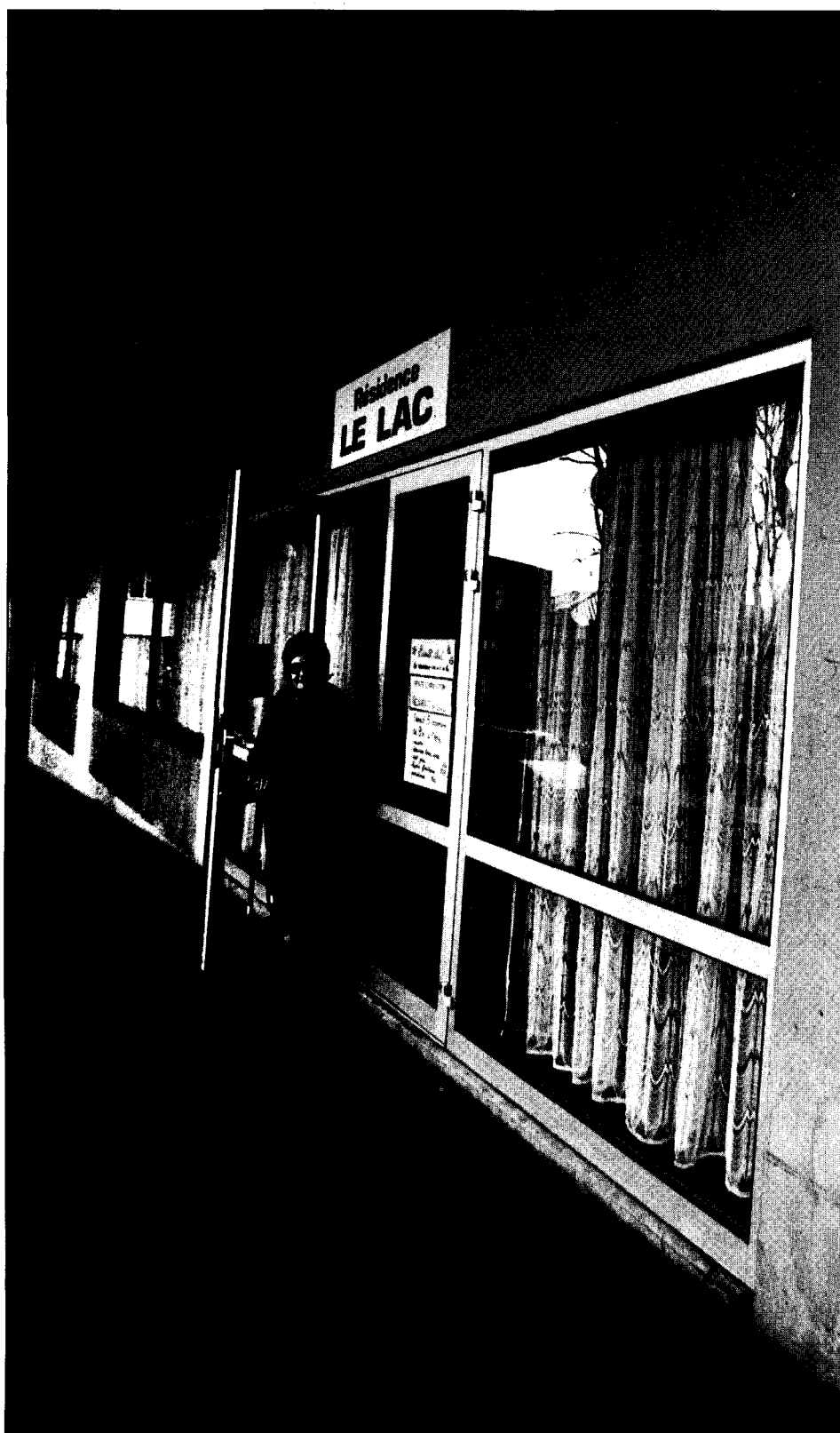
Notre rapport à l'écrit est culturel, donc arbitraire ; il a bénéficié, dans la civilisation occidentale, d'un consensus généralisé, reconnu aussi par ceux qui ne maîtrisaient pas l'écrit, mais qui savaient que toute promotion sociale passait par son appropriation. Ce dont il faut prendre conscience, c'est qu'il peut être différent, qu'il est différent dans les autres cultures et que, si c'est ce rapport à l'écrit que l'on veut imposer en apprenant à lire et à écrire à ceux qui ne le savent pas — ou insuffisamment —, on pratique une politique de domination culturelle et on risque de se heurter à des refus qui ne sont que des manifestations, ô combien légitimes, de défense d'identité.

Diktat de l'écrit

Nous sommes aujourd'hui à un tournant qu'on peut évaluer à des signes divers :

- Jamais dans l'histoire de l'humanité, les mêmes lois d'une économie dite libérale n'avaient régi sur toute la planète la production, les échanges, la consommation. Leur développement exige une normalisation des compétences médiatisées par les mêmes systèmes informatisés. Ces compétences, de plus en plus abstraites, passent de moins en moins par les gestes et les savoir-faire rassurants en ce qu'ils confèrent un pouvoir sur la matière et l'environnement, sur ceux auxquels on a quelque chose à apprendre et à transmettre.

Parmi ces compétences, la maîtrise de l'écrit est indispensable : mais pas n'importe quel écrit : c'est l'acquisition de l'alphabet latin qui est requis et — dans un très grand nombre de cas — dans des langues reconnues sur le plan international ; c'est l'acquisition de la repré-



sentation du monde qu'il sous-tend, en tant qu'élément fondamentalement normalisateur.

- En même temps que cette mondialisation de la vie économique, on assiste à la décadence de la culture occidentale dont les systèmes de valeurs sont remis en question par les bouleversements que traverse notre civilisation : au centre de ces systèmes de valeurs, de cette cohérence culturelle : la représentation symbolique de l'écrit et son support privilégié jusqu'à un passé récent : le livre.

C'est une contradiction fondamentale de notre époque qui s'articule autour de l'écrit et de sa transmission. D'une part l'acquisition de sa maîtrise a joué un rôle éminent dans le développement de la pensée occidentale. Elle permet une structuration remarquable de la pensée logique, une analyse irremplaçable sans doute des phénomènes du monde qui nous entoure, une forme de rêve et de poésie très spécifiques et très riches, un moyen d'expression et de communication lui aussi très spécifique. En même temps, nous l'avons vu, par la puissance des liens symboliques qu'elle établit avec notre environnement et la société, mais aussi avec notre propre corps et notre système de relation à l'Autre, elle organise et rend cohérente une représentation du monde qui est culturelle, c'est-à-dire liée aux conditions historiques, géographiques, économiques dans lesquelles elle s'est constituée.

D'autre part, la connaissance d'un écrit dit fonctionnel, permettant l'accès à toute une série de communications de la vie contemporaine et citadine, de toute une série de consignes du monde du travail et de directives de la vie sociale se révèle quasiment indispensable aujourd'hui.

Quels rapports lient ces écrits ? Quel outil de normalisation culturelle leur enseignement peut-il receller ? De quelle façon la "lutte contre l'illettrisme" ne dissimule-t-elle pas l'impossibilité de concevoir une autre façon d'appréhender le monde et, en même temps, un refus d'apprécier les failles qui déstabilisent notre propre culture et, parmi elles, les modifications profondes qui altèrent notre rapport à l'écrit dont l'origine est liée aux

modifications de notre rapport à l'espace-temps ?

Insertion ou construction d'une nouvelle culture

En d'autres termes, lorsque nous parlons "d'insertion", que voulons-nous dire exactement ? Que perdure, dans notre pays, une capacité à absorber les immigrés qui adoptaient — dans un système peu contraignant où beaucoup de variantes étaient bien tolérées — un mode de vie conforme au nôtre ? Mais une telle capacité est-elle envisageable quand la culture autochtone est elle-même si profondément en crise ? La pression exercée sur les immigrés ne s'avère-t-elle pas aussi beaucoup plus exigeante — et plus destructrice — dans la mesure où le marché du travail (élément jusqu'à ce jour essentiel d'intégration sociale) lui-même demande des sélections plus exigeantes, des compétences beaucoup plus normalisées et de haut niveau ?

Prenons clairement conscience de ce que représente pour nous l'écrit, de tout ce qu'il charrie avec lui d'une représentation du monde qui s'est, pendant des siècles, donnée pour "la connaissance" face à "l'ignorance", inapte à percevoir une autre forme de connaissance, un autre rapport à l'espace-temps. Prenons conscience des lacunes de notre propre système de représentation, des culs-de-sac dans lesquels l'enfermement dans l'écrit et sa symbolique nous a entraînés.

Peut-être alors, dans une meilleure écoute de l'Autre, au lieu d'"insertion", parlerons-nous de la construction en commun d'une nouvelle culture ancrée dans une symbolique où les différences seront richesses.

Si nous faisons l'économie de cette recherche-là, nous risquons bien que notre propre rapport à l'écrit ne s'étiolle dans des impératifs économiques qui transforment la langue écrite et son formidable pouvoir évocateur que des ordinateurs dénués de toute capacité à gérer du symbolique soient à même d'utiliser. Nous risquons aussi que tous ceux qui ne seraient pas tentés de "s'intégrer dans une telle culture" n'aient guère d'autres alternatives à défendre leur identité que des voies destructrices. ■

LEXIQUE DES SIGLES

A.C.E.I.S.P. : Association pour la Création d'Emplois et l'Insertion Sociale et Professionnelle.

A.D.A.T.E. : Association Dauphinoise pour l'Accueil des Travailleurs Etrangers.

A.E.F.T.I. : Association pour l'Alphabétisation et l'Enseignement du Français aux Travailleurs Immigrés.

A.F.P.A. : Association pour la Formation Professionnelle des Adultes.

A.I.F. : Action d'Insertion et de Formation.

A.R.A.L.E. : Association de Recherche et d'Action autour de la Lecture et de l'écriture.

A.S.S.F.A.M. : Association Service Social Familial des Migrants.

C.E.F.I.S.E.M. : Centre de Formation et d'Information pour la Scolarisation des Enfants de Migrants.

C.I.F. : Centre d'Information Féminin.

C.L.A.P. : Comité de Liaison pour l'Alphabétisation et la Promotion.

C.L.I. : Commission Locale d'Insertion.

E.C.L.E.R. : Ecrire Communiquer Lire Exprimer Réfléchir.

E.L.M.O. : Enseignement de la lecture assistée par ordinateur.

F.A.S. : Fonds d'Action Sociale.

F.N.E. : Fonds National pour l'Emploi.

M.O.A. : Module d'Orientation Approfondi.

M.P.S. : Maison de la Promotion Sociale.

P.A.Q.U.E. : Préparation Active à la Qualification et à l'Emploi.

SAS A.I.F. : Bilan post A.I.F.